

Film et Culture

LA CHUTE

Générique

Réalisation : **Oliver Hirschbiegel**.

Scénario (et production) : **Bernd Eichinger**.

Photographie : **Rainer Klausmann**.

Musique : **Stephan Zacharias**.

Avec **Bruno Ganz** (Adolf Hitler), **Alexandra Maria Lara** (Traudl Junge, la secrétaire), **Juliane Köhler** (Eva Braun), **Ulrich Matthes** (Joseph Goebbels), **Corinna Harfouch** (Magda Goebbels), **Thomas Kretschmann** (Hermann Fegelein), **Heino Ferch** (Albert Speer), **Michael Mendl** (général Helmut Weidling), **Ulrich Noethen** (Heinrich Himmler), **Christian Berkel** (docteur Ernst-August Schenck), **André Hennicke** (général Wilhelm Mohnke), **Matthias Habich** (docteur Werner Haase), **Donevan Gunia** (Peter Kranz).

Allemagne. 2004. Couleur. 2H30.

Résumé

Fin avril 1945, dans Berlin bombardée et encerclée par l'armée soviétique, règne le chaos : combats de rues, beuveries, orgies, exécutions sommaires, suicides. Comme si Hitler, terré dans son bunker en compagnie de son état-major et de ses proches, avait voulu entraîner les Allemands dans sa chute.

Une reconstitution historique

Scénario

Bernd Eichinger et Oliver Hirschbiegel avaient pour ambition déclarée de proposer au public l'œuvre la plus objective possible : « nous avons suivi à la lettre les comptes rendus historiques, rien n'a été inventé dans ce film et, ainsi traitée, l'histoire des hommes ne peut que donner naissance à des scénarios prêts pour l'emploi » (entretien avec Sandy Gillet, édité sur Internet).

Ils ont puisé leur inspiration à deux sources principales : *Les derniers jours d'Hitler*, de Joachim Fest, d'une rigueur historique incontestée, et *Dans la tanière du loup*, les mémoires de Traudl Junge, jeune et naïve secrétaire d'Hitler. Eichinger s'est fixé pour règle de ne retenir dans son scénario que des situations qui ont été vues par au moins une personne, et confirmées par les historiens. De plus, un conseiller historique, Christian Hartmann, a été chargé de veiller à la vraisemblance des dialogues et du contenu des différentes séquences.

Au final, le récit n'est pas aussi fidèle à la vérité des faits, que le cinéaste l'affirme. Si certaines modifications ne prêtent pas à conséquence (Fegelein n'a pas été exécuté au moment de son arrestation, il a d'abord été ramené dans le bunker pour y être interrogé), d'autres sont plus troublantes (le discours de Weidling relayé par des haut-parleurs, qui appelle les Berlinoises à cesser les combats, que nous ressentons comme une initiative personnelle, a en réalité été écrit sous la contrainte des Soviétiques). Par ailleurs, deux personnes, tout juste mentionnées dans les ouvrages de Joachim Fest et Traudl Junge, ont fait l'objet d'un travail de scénarisation qui n'est pas anodin : Peter Kranz, l'enfant décoré par Hitler pour sa bravoure, et le docteur Ernst-August Schenck.

Mise en scène

Au cinéma, il ne suffit pas que les faits soient scrupuleusement énoncés, il faut en outre que la transposition audio-visuelle (décors, costumes, acteurs, etc.) soit convaincante, ressentie comme réaliste par le spectateur.

Oliver Hirschbiegel trouve dans le livre de Joachim Fest des indications très précieuses concernant le bunker (reconstitué en studio à Munich), son architecture et sa lumière si particulière : froide, blafarde, elle donnait à ses occupants un aspect cadavérique. Les scènes en extérieur (tournées à Saint-Petersbourg) se déroulent la plupart du temps la nuit (alors que les lampadaires ne fonctionnaient plus en avril 1945). Pour éviter d'avoir recours à trop d'éclairages artificiels, le cinéaste utilise une pellicule Kodak récemment mise au point, particulièrement sensible.

La réalisation participe d'un même souci de réalisme. Hirschbiegel refuse le CinemaScope, trop spectaculaire à son goût (et qui n'existait pas en 1945), au profit d'un format traditionnel. Il fait le choix de filmer avec une caméra 35 mm, légère et maniable, pour que le cadreur puisse la porter à l'épaule. L'intérêt est double : d'une part, traduire le trouble, l'agitation de cette période, d'autre part, donner à *La Chute* un côté reportage, actualités prises sur le vif, ce qu'accentue le parti pris de focaliser les combats de rues selon le point de vue des seuls Berlinoises.

Mais l'écueil majeur de ce type de production à caractère historique réside dans le choix des acteurs, surtout s'il s'agit d'interpréter quelqu'un d'aussi connu qu'Adolf Hitler. Bruno Ganz, un des meilleurs acteurs du cinéma (et du théâtre) européen, s'est astreint à une longue préparation avant de pouvoir incarner son personnage. Il a lu quantité d'ouvrages sur le sujet, a rencontré des médecins, des psychiatres pour approcher au plus près la personnalité complexe, paradoxale, effrayante du dictateur. A partir de documents d'archives, d'enregistrements sonores publics et privés, il a travaillé sa gestuelle, a appris à moduler sa voix à la manière du Führer. Le résultat est prodigieux : la ressemblance physique, étonnante, l'interprétation, d'une vérité saisissante. La performance individuelle de Bruno Ganz ne doit pas pour autant occulter la très grande qualité de la direction d'acteurs dans son ensemble, et ce jusque dans le moindre rôle. Citons pour mémoire Julianne Köhler (Eva Braun), Corinna Harfouch (Magda Goebbels), Heino Ferch (Speer), Michael Mendl (Weidling), Christian Berkel (docteur Schenck), André Hennicke (Mohnke), ou Matthias Habich (docteur Haase).

Seule la musique, pourtant discrète mais pas toujours utilisée à bon escient (notamment sur l'empoisonnement des enfants Goebbels par leur mère, ou sur le générique de fin), fait entendre une note discordante.

Ian Kershaw, éminent spécialiste d'Hitler et du nazisme, a pu parler, dans *The Guardian*, de *La Chute* comme du « film le mieux informé et le plus juste historiquement » sur le sujet. Peter Shoettler, directeur de recherche au CNRS, concède que c'est « un film beaucoup plus précis que tout ce qu'on a pu voir jusqu'à présent. » (site Internet de *Libération*), mais ajoute qu'il ne l'a pas aimé. Sans doute parce qu'en ce qui concerne le nazisme, le souci d'objectivité, de rigueur, de précision passe au second plan, comme il l'explique un peu plus loin : « le nazisme constitue un cas de figure exceptionnel pour l'historien puisqu'il ne peut pas appliquer le principe de neutralité et d'objectivité scientifique alors qu'il a l'habitude de le faire pour d'autres sujets comme les guerres de religion ou les luttes politiques. » Et pourquoi donc ne le pourrions-nous pas ? N'est-ce pas justement le rôle de l'historien que de le faire, quelles que soient les circonstances ?

Controverses

Dans ces conditions pour le moins particulières, il n'est pas étonnant que *La Chute* ait suscité des réactions très diverses. Les principaux griefs qui lui ont été faits sont précisément de quatre ordres : le film serait déconnecté du contexte, il présenterait les Allemands comme des victimes et Hitler comme un être humain banal, enfin il ferait preuve d'une absence de point de vue coupable.

Absence du contexte

Marc Ferro, dans un entretien à *Télérama*, regrette ceci : « En somme ce film ne fait pas comprendre en quoi ce régime était nazi et ce qui compose l'idéologie nazie : le racisme, la volonté de dominer le monde, etc. Il n'y a qu'une seule phrase sur l'Holocauste. Il ne faut pas la manquer : elle sert d'alibi ! En fait, le Hitler qu'on nous montre dévie notre regard des vrais enjeux. Par exemple quand il était dans le bunker, la question juive restait au cœur de sa volonté destructrice : en imaginant sa défaite depuis des mois, il accélérerait la machine de mort dans les camps de concentration pour se venger. Mais ça, on ne peut le comprendre, en voyant *La Chute*. » (*Télérama* n°2869, 5 janvier 2005).

De fait, nous n'entendons jamais Hitler donner d'ordres concernant les camps de la mort, dont certains fonctionnaient encore en avril 1945 (cf. la chronologie) : volonté de se restreindre au seul point de vue de Traudl Junge (mais dans quel but ?), de signifier, contrairement à ce que pense Marc Ferro, que ces camps continuaient leur entreprise de destruction sans plus recevoir de consignes du Führer ? Ou pire, volonté d'occulter la vérité ? L'antisémitisme d'Hitler est pourtant bien présent, tout au long du film, dans ses propos et ses attitudes, à chaque fois qu'il est question des Juifs.

Les Allemands : victimes ?

La Chute, qui a été vu par 6,5 millions d'Allemands, les dédouanerait à trop bon compte de leur responsabilité dans le nazisme, en les montrant comme des victimes. Il se trouve qu'entre le 20 avril et le 2 mai (période sur laquelle se déroule le film), Hitler a abandonné les Berlinoises à leur propre sort, allant jusqu'à les enrôler de force dans des unités de civils (*Volkssturm*), inaptes au combat et donc sacrifiées. Le dire c'est rendre justice à la vérité. Qu'auparavant ils aient été fascinés par Hitler, complices de son régime, n'est en l'occurrence pas le sujet.

Pourtant, mais pour d'autres raisons, ce reproche me semble fondé. Les manquements à la vérité historique, signalés plus haut, vont dans le sens d'une héroïsation des personnages. A travers le docteur Schenck se dessine la figure classique du médecin humaniste. Le parcours initiatique que fait l'enfant lui permet de passer de l'embrigadement à la prise de conscience ; la scène où il prend la main de Traudl Junge achève d'en faire un personnage-symbole diamétralement opposé au Führer. Il est le guide qui permet à la secrétaire de passer de l'ombre à la lumière, de l'enfermement à la liberté, de la mort à la vie ; il est la promesse d'une nouvelle Allemagne. Pour le coup, le travail de scénarisation auquel s'est livré Bernd Eichinger à propos de Schenck et Peter Kranz contribue effectivement à relativiser la responsabilité collective du peuple allemand.

L'absence d'allusion aux camps de la mort, aux marches de la mort en est peut-être un autre exemple. En nous faisant savoir ce que savait Traudl Junge, rien ou si peu, le cinéaste nous dirait en fait ceci : si la propre secrétaire d'Hitler l'ignorait, comment le peuple allemand aurait-il pu le savoir ?

Hitler humanisé

Le portrait que brosse le cinéaste d'Hitler ne correspond pas à ce qu'il est convenu d'en montrer, à savoir un monstre sanguinaire, incarnant le mal absolu. Evoquer ses interminables discussions avec Speer sur l'Art, sa complicité avec Eva Braun, sa bienveillance à l'égard de sa secrétaire, sa tendresse pour les enfants et pour la chienne Blondi, c'est briser un tabou. Il est visiblement inconcevable que l'homme qui est responsable de la Shoah apparaisse sous les traits d'un être humain ordinaire. Pourtant, le dire ne remet nullement en cause l'atrocité des crimes qu'Hitler a commis ou encouragés ; au contraire, ils n'en sont que plus intolérables. En 1960, au procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, la philosophe Hannah Arendt parle de la « banalité du mal » : l'expression, qui déclencha une très vive polémique, ne le dédouanait pourtant en rien.

La mort d'Hitler

Scandalisé par la vision de *La Chute*, le cinéaste allemand Wim Wenders a exprimé tout le mal qu'il pensait du film dans le magazine *Die Zeit* (dont *Libération* a traduit de larges extraits). Il a le mérite d'attaquer le film non seulement sur le plan des idées mais aussi sur la manière cinématographique de les avancer. Il vise parfois juste,

notamment quand il reproche à Hirschbiegel de ne pas montrer la mort d'Hitler : « Pourquoi ne pas montrer que ce salopard est enfin mort ? Pourquoi lui faire cet honneur, que le film ne fait à aucun de tous ceux qui doivent y mourir à la chaîne ? Aucun ? Mais si ! L'exception vaut aussi pour un autre. Quand Goebbels est face à sa femme et qu'il lève son pistolet, comme dans un duel de western, la caméra, une nouvelle fois, se détourne avec élégance. (...) Pourquoi ne devons-nous pas voir mourir Hitler et Goebbels ? N'est-ce pas un procédé d'escamotage qui en fait, justement, des figures immortelles, mythiques. » (*Libération*, 1^{er} décembre 2004).

A cette accusation, Hirschbiegel répond, en partie seulement : « En tant que réalisateur, je ne voulais pas montrer une scène dont tout le monde ignore la teneur. Allais-je montrer Hitler et Eva Braun en train de pleurer, de rire ou de crier ? Ce serait malhonnête que de spéculer sur un geste que l'on pourrait confondre avec de l'héroïsme. Donc j'ai décidé de ne pas montrer la mort d'Hitler pour ne pas tomber dans une sorte de fin hollywoodienne. » (*Le Figaro*, 4 janvier 2005).

Admettons, mais dans ce cas, pourquoi ne pas montrer le cadavre d'Hitler, que beaucoup de témoins ont vu et qui est ainsi décrit par Joachim Fest : « Tassé sur lui-même, la tête légèrement penchée en avant, les yeux ouverts, Hitler était assis sur le canapé recouvert de tissus à fleurs. Sur sa tempe droite, un trou gros comme une pièce de monnaie de cinq pfennigs laissait échapper un filet de sang qui coulait sur sa joue. Par terre, il y avait un pistolet Walther de calibre 7,65. Près de l'arme, une flaque s'était formée sur le sol ; le mur du fond était éclaboussé de sang. A côté de Hitler, était affalée Eva Braun. » Loin de l'héroïser, un plan sur le cadavre aurait souligné que cette vie entièrement dévolue à la destruction s'achevait, somme toute de la façon la plus logique, par sa propre destruction.

Absence de point de vue

La neutralité que revendique le cinéaste lui est aussi reprochée par Wim Wenders : « Mais quand on raconte quelque chose, il ne suffit pas de savoir de quoi on parle, il faut savoir de quel point de vue on se place et comment on se positionne par rapport à ce qu'on dit. » (*Libération*, 1^{er} décembre 2004).

Hirschbiegel refuse de prendre le spectateur par la main pour lui faire comprendre que ce que Hitler a fait était mal (ce que Wim Wenders, ainsi que Peter Shoettler attendaient apparemment) : « Il n'y a pas besoin d'avoir un point de vue tranché tel que Wenders le dit. L'histoire avec un grand H est là pour le faire. Et puis je ne peux pas non plus les présenter tels des monstres avec des dents acérées et des yeux injectés de sang ! Ce que nous avons voulu faire, c'est de décrire de la manière la plus avérée possible ce qui s'est passé. (Entretien avec Sandy Gillet, édité sur Internet).

Attention pourtant : au cinéma absence de point de vue n'est pas synonyme de neutralité. L'écran agit comme un miroir, et nous nous identifions aux personnages que nous voyons, quels qu'ils soient, surtout s'ils sont en danger. Alfred Hitchcock l'avait compris, en 1942, dans *Cinquième colonne*, au moment où le saboteur pro-nazi est suspendu par la manche en haut de la statue de la Liberté, et il l'avait démontré en 1960, dans *Psychose*, quand la voiture contenant le corps atrocement mutilé de Marion Crane s'arrêtait de s'enfoncer dans le marais et que le spectateur

souhaitait, comme Norman Bates pourtant complice d'un meurtre terrifiant, qu'elle disparaisse complètement, pour qu'il ne soit pas pris. De la même façon, nous nous surprenons à éprouver de l'admiration pour le courage du docteur Schenck, du général Weidling ou du SS Mohnke, de la sympathie pour Eva Braun, et parfois même de la pitié pour Hitler. Le réalisateur nous confronte ainsi au paradoxe que Traudl Junge a mis toute une vie à résoudre : « accepter que cet homme lui ait donné l'impression que son bien-être à elle lui tenait à cœur et qu'il ait en même temps causé le malheur de millions de personnes avec une volonté sans limites. » (Melissa Müller, *Dans la tanière du loup*, p. 271).

En nous approchant au plus près de leurs personnages, Eichinger et Hirschbiegel nous invitent, qu'ils l'aient voulu ou non, à une expérience troublante, risquée (que tout le monde n'accepte pas, d'ailleurs) : à partir de la vision du Mal qu'ils nous proposent, nous obliger à réfléchir sur la nature humaine.

Chronologie

Voici les principaux événements qui se sont produits depuis le début de l'année 1945, jusqu'à la capitulation, sachant que *La Chute* se déroule du 20 avril au 2 mai 1945, soit sur une période de douze jours.

9 janvier : les troupes soviétiques franchissent la Vistule.

16 janvier : défaite allemande dans les Ardennes.

17 janvier : les troupes soviétiques entrent à Varsovie.

18 janvier : les Alliés franchissent le Rhin à Remagen.

27 janvier : les troupes soviétiques libèrent Auschwitz.

30 janvier : dernier discours radiodiffusé d'Hitler.

3 février : les femmes sont engagées dans la *Volkssturm*.

4 février : conférence de Yalta.

13-14 février : bombardements de Dresde (35 000 victimes).

19 février : Himmler cherche à prendre contact avec les Alliés pour proposer un plan de lutte contre l'Union soviétique.

19 mars : « Ordre Néron » : Hitler ordonne de réduire le Reich en cendres pour empêcher les Alliés de s'emparer de ses richesses. Constitution des commandos *Werwolf* pour exécuter les déserteurs, les défaitistes.

6 avril : échec de l'insurrection de Vienne.

9 avril : reprise de l'offensive alliée en Italie du Nord.

11 avril : les troupes américaines libèrent le camp de Buchenwald.

12 avril : mort du Président Roosevelt auquel succède le Vice-Président Harry Truman.

13 avril : entrée à Vienne des troupes soviétiques.

16 avril : les troupes soviétiques atteignent l'Oder.

20 avril : 56^{ème} anniversaire d'Hitler. Goebbels promet la « victoire finale ». Les troupes américaines à Nuremberg.

23 avril : les troupes soviétiques aux portes de Berlin.

25 avril : les troupes soviétiques et américaines font leur jonction sur l'Elbe.

27 avril : Mussolini est capturé avec sa maîtresse Clara Petacci. Ils sont exécutés ; leurs cadavres sont exposés à la foule.

28 avril : les troupes américaines libèrent le camp de Dachau. Himmler propose la reddition de l'Allemagne.

29 avril : capitulation allemande en Autriche. Hitler rédige son testament. Göring et Himmler sont déchus de toutes leurs fonctions ; Dönitz est nommé Président du Reich.

30 avril : suicide d'Hitler et Eva Braun.

1^{er} mai : suicide de Goebbels et son épouse.

2 mai : capitulation de Berlin. Dönitz veut négocier avec les Américains pour lutter contre l'Union soviétique.

7 mai : à Reims, le général Jodl signe avec les Alliés la capitulation sans conditions de l'armée allemande.

8 mai : à Berlin, le maréchal Keitel signe avec l'Union soviétique la capitulation sans condition de l'armée allemande.

Didier Le Roux
Film et Culture